

1947, LA FIN DE FONTAINE

- A propos du n° 58 de Fontaine. Mars 1947
- Lettre de Max-Pol Fouchet à Saint John Perse, Paris, 15 avril 1948
- A propos du n° 62 de Fontaine. Octobre 1947

Faisons le point, brièvement. A son 58e numéro, abordant son tome XI, FONTAINE comptait, chaque mois, 164 pages, parfois davantage. Son tirage mensuel de base variait de 10 000 à 12 000 exemplaires, et il lui advint même de dépasser les 15 000. Le nombre des invendus était très faible. Rares sont ses anciens lecteurs qui acceptent aujourd'hui d'abandonner les exemplaires en leur possession. Reconstituer une collection complète est presque impossible.

La revue ne paraissait plus à Alger et à Paris, mais seulement dans cette dernière ville, la poste redevenue normale. En revanche, une édition anthologique pour l'Amérique Latine naissait à Rio de Janeiro, grâce à notre ami Warnier. A New York, Edouard Rodot d'abord, puis « THE GREY FALCON PRESS » nous représentaient. Nous avions une agence à Londres, dirigée par J.B. Brunius, et HORIZON, la célèbre revue de Cyril Connolly, assurait notre distribution dans le Royaume-Uni.

Henri Hell, Georges Blin, étaient mes collaborateurs permanents, le second nous apportant sa connaissance profonde de la philosophie, le premier sa grande sensibilité critique. La plupart des « anciens » de la revue, déjà cités plus haut, nous gardaient leur fidélité. Le carnet critique, notre souci constant, s'amplifiait. Albert Béguin, André Chastel, Maurice Saillet, André Bourin, Marcel Raymond, Pierre Dumayet, Roger Caillois, René Guilly, Henri Cottez, d'autres encore, y collaboraient. Charles Estienne traitait des expositions. Pierre Desgraupes inaugurait une nouvelle chronique : « L'écrivain dans la cité », par un essai sur le « phénomène Koestler ». Julien Benda nous confiait chaque mois les notes de son Carnet d'un clerc. Gaëtan Picon, qui allait devenir une des « âmes » de la revue, assurait de toute son autorité la chronique régulière de la littérature.

Au vrai, le bâtiment menaçait ruine. La situation financière ne cessait d'empirer. Paraître devenait une gageure. Poètes, écrivains, nous étions étrangers aux questions d'argent. Nous ne savions pas gérer une entreprise qui, de modeste à ses débuts, était devenue si large. La revue seule aurait pu vivre, mais nous commettions l'erreur de l'alourdir d'éditions. Celles-ci, trop austères sans doute, rarement soutenues par des titres « publics », coûtaient cher. De plus l'augmentation des tarifs d'imprimerie exigeait un accroissement des ventes. Or, le nombre des lecteurs diminuait. L'union des Français et de la poésie, si forte pendant l'occupation pour les raisons déjà exprimées, s'affaiblissait. On s'écartait derechef des poètes. De nouveau, la poésie s'enfermait en elle-même.

Tour à tour, l'ARCHE, CONFLUENCES de René Tavernier, POESIE de Pierre Seghers disparaissaient. Grâce à la générosité de Clarisse Francillon, au dévouement de quelques amis, à la patience temporaire de certains imprimeurs, nous vivions encore, mais comme la chèvre de M. Seguin.

Max-Pol FOUCHET

Lettre de Max-Pol Fouchet à Saint John Perse, Paris, 15 avril 1948 (extraits)

Cher grand ami,

Vous me voyez irrité contre moi-même : le silence, tout ce silence de ma part, pour simple réponse à l'honneur de vos lettres... J'ai reçu *Eloges*, que je désirais à l'extrême, et ne vous ai point remercié ; j'ai lu vos lettres, y puisant toujours de la fermeté, sans leur faire écho autrement que dans mon cœur. Mais ce mutisme a sa raison, et je suis assuré que vous le comprendrez, voire l'excuserez. J'ai été malade. Malade de la maladie de *Fontaine*. Notre revue – je dis « notre », vous me le permettez, tant je vous associe à son destin – a failli périr de cette épidémie où d'autres publications – *Confluences*, *L'Arche*, *Poésie 47*, *La Revue internationale* – ont trouvé la mort. La situation économique de la France d'aujourd'hui est sans pitié pour ce qui ne se repose pas sur des entreprises considérables ou sur l'intérêt d'un parti. Vouloir être indépendant, c'est s'exposer, plus que jamais, à périr. Ajoutez à cela que la librairie française éprouve une crise sans précédent : le livre ne s'achète plus, les éditeurs, fussent-ils des plus anciens, vacillent. Or les éditions de la revue *Fontaine* – dont je n'étais que le directeur littéraire – se sont trouvées dans l'obligation d'interrompre leur activité. La revue, certes, – et c'est presque un miracle – n'était pas déficitaire, mais la trésorerie qu'elle nécessite – chaque numéro coûte environ 400 000 francs ! – devenait insupportable à cette petite maison désintéressée. Il m'a fallu détacher la revue de cette société, puis chercher un éditeur qui se chargeât de la part matérielle de sa publication. Tâche malaisée, d'autant que j'exigeais une totale liberté pour le sommaire, me refusant à toute inféodation. Après nombre de traverses, *Fontaine* est aujourd'hui sauvée. Son soixante-quatrième numéro, en panne depuis janvier, paraîtra le 15 mai.

Ah, j'ai de la fierté à vous l'apprendre. Souvent lorsque je faiblissais, je relisais votre dédicace d'*Eloges*. Vos vœux « très confiants et très exigeants », voilà, certes, où je trouvais le courage du courage. Et c'est pourquoi je n'ai pas craint, dans cette lettre, de vous parler en absolue simplicité de ces angoisses qui prennent fin.

Au travail, plus que jamais. Je n'ai pas cessé, d'ailleurs de préparer les futurs numéros, avec la certitude que *Fontaine* ne pouvait disparaître. L'hommage à Saint-John Perse n'a rien perdu de mes soins. Je le prévois pour le n° 66 (15 juillet). Tous les collaborateurs (André Gide, Denis de Rougemont, Gaëtan Picon, Albert Béguin, Marcel Raymond) ont été « relancés ». Dans une semaine, je vous dirai et le plan du sommaire et ceux qui y participent. Je viens d'écrire à Georges Schéhadé et à Gabriel Bounoure, que ce projet enthousiasmait. Dès que ces études me seront parvenues, nous bâtirons. [...]

Reste votre propre collaboration, autour de laquelle tout doit s'organiser. Inutile de vous dire avec quelle impatience j'attends le long texte que vous m'annoncez ! Rougemont m'a entretenu d'un texte de vous sur Aristide Briand. Ce serait fort bien – ajouté à celui que vous nous destinez, et deux textes, l'un poème, l'autre prose, ce ne serait pas trop. Pourtant, cela ne risque-t-il pas de ramener le lecteur à des considérations extra ou para-poétiques ? Il vous appartient d'en juger.

Ah, que votre réponse me parvienne vite ! Je brûle de vous lire et de faire que ce projet, si cher à mon cœur, devienne une réalité.

Au revoir, cher grand ami. Je suis, de plein cœur, vôtre.

Max-Pol FOUCHET

A propos du N° 62 de Fontaine. Octobre 1947
--

Instances de la poésie en 1947. *Sous ce titre paraissait, dans le numéro 62, un groupe de textes, dont les intentions étaient ainsi précisées : « ...Trois ans après le traité de Versailles s'imposaient des livres qui mirent en place Dada et le Surréalisme. Assistons-nous aujourd'hui, trois ans après la Libération, dans le domaine de la poésie, à des événements, à des avènements comparables ? (...).*

Une suffisante relève se dessine-t-elle ? Les jeunes poètes parviennent-ils à se dégager de l'influence onéreuse de leurs aînés ? (...) Nous les laissons s'exprimer sans entraves ni réticences. Tous ont moins de 25 ans... L'avenir fera le tri, mais le présent exige qu'on se penche sur l'effervescence des sources. »

Ceux qui répondaient à ces questions se nommaient Sarane Alexandrian (Poésie et objectivité), Henri Pichette (Lettre Rouge), Henri Hell (Sur la jeune poésie) et les principaux « lettristes » : Isidore Isou (Qu'est-ce que le lettrisme ?), André Lambaire (Sur une phonétique lettriste), J. Arbaud, François Dufrière, Clément Swenssen (Poèmes).

Le lettrisme faisait alors son apparition, ou plutôt son irruption — il y a 30 ans déjà ! Il me semblait naturel de lui accorder une place importante, ne serait-ce qu'à titre de document. Je m'attendais à un scandale : il dépassa mes prévisions. Comme pour la publication du texte d'Antonin Artaud, de nombreux lecteurs protestèrent, se désabonnèrent, sans tenir compte des termes de mon Avertissement, ni de la présence au sommaire de textes signés John Dos Passos, B. Groethuysen, Pierre Gascar (un roman, l'Asile, demeuré inédit). La violence d'Isidore Isou à l'égard d'Aragon fâcha Paul Eluard, dont l'amitié ne me revint que plus tard. Nous vîmes d'anciens dadaïstes s'irriter de ces nouveaux iconoclastes. En bref, ce qui était un témoignage ne fut pas pris pour tel, ni apprécié.

Le numéro suivant, le 63¹, portait à son fronton la Seconde Arche, d'André Breton, et contenait des œuvres de Rachel Bepaloff, de Noël Devaulx, de Jean Beaufret, de Martin Heidegger. Ce fut le dernier.

Je reçus les épreuves du numéro 64, entre autres celles des textes d'André Malraux (La Création artistique), de Raymond Queneau (Un enfant m'a dit), de Denis de Rougemont (Trois éléments), de René Char (Le météore du 13 août)... Faute d'argent, il ne vit pas le jour. FONTAINE désormais appartenait au souvenir.

Ainsi s'achevait une aventure de dix ans, liée singulièrement à celle d'une époque, poursuivie parfois à travers les périls, toujours dans les difficultés. Ce n'est pas le lieu de dire combien certains amis, parmi lesquels Clarisse Francillon, Gaëtan Picon, André Malraux, tentèrent de sauver FONTAINE. Sa disparition, comme celle des rares revues qui assumèrent un rôle dans la Résistance, ne pouvait en nous susciter quelque amer dépit. Nous avons travaillé de notre mieux à la défense de la poésie et de la liberté.

Que l'une et l'autre ne pussent être séparées, nous espérions en laisser la preuve.

Max-Pol FOUCHET

In **Les Poètes de la revue Fontaine - Poésie 1, n°55-61**, 1978, Paris : Ed. Saint Germain des Prés

¹ Dernier numéro publié, en novembre 1947